

Psychologie de l'extrémisme et du terrorisme

Sous la direction de
Thomas **ARCISZEWSKI**

PANORAMA COMPLET

- Résumés
- 35 questions pour mieux retenir
- 40 questions pour mieux réfléchir

+ EN LIGNE

— Pour les étudiants
Vidéos

— Pour les professeurs
Banque de questions d'examen



Psychologie de l'extrémisme et du terrorisme

COLLECTION OUVERTURES PSYCHOLOGIQUES

Des manuels de qualité (originaux en langue française et traductions des plus grands ouvrages anglo-saxons), régulièrement mis à jour avec les données les plus récentes, qui privilégient une organisation pédagogique progressive et offrent à l'étudiant de nombreux outils d'apprentissage.

SOUS LA DIRECTION DE THOMAS ARCISZEWSKI

Psychologie de l'extrémisme et du terrorisme

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : **www.deboecksuperieur.com**

© De Boeck Supérieur s.a., 2023
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : janvier 2023
Bibliothèque royale de Belgique,
Bruxelles : 2023/13647/016

ISSN : 2030-420X
ISBN 978-2-8073-3753-4

Compléments numériques

Cet ouvrage propose du contenu numérique.

Vous y trouverez :



une banque de questions d'examen, à destination des professeurs.

Pour y accéder, il suffit de vous rendre à l'adresse suivante :

<https://www.deboecksuperieur.com/site/337534>



des vidéos pour aller plus loin, à destination des étudiants.

Pour y accéder :

**Flashez le QR code avec votre
téléphone ou votre tablette**



OU

Tapez l'URL dans votre navigateur



Sommaire

INTRODUCTION	9
CHAPITRE 1	
LES COGNITIONS EXTRÊMES.....	11
CHAPITRE 2	
MENACES EXISTENTIELLES ET RADICALISATION	47
CHAPITRE 3	
DE LA PRIVATION RELATIVE À LA RADICALISATION.....	63
CHAPITRE 4	
LE FONDAMENTALISME RELIGIEUX	79
CHAPITRE 5	
COMLOTISME ET EXTRÉMISME.....	95
CHAPITRE 6	
INTERNET FACILITE-T-IL LA RADICALISATION?	109
CHAPITRE 7	
LES THÉORIES PSYCHOLOGIQUES DU TERRORISME	129
CHAPITRE 8	
L'OBSESSION : UNE PERSPECTIVE CLINIQUE DE L'EXTRÉMISME	149
CHAPITRE 9	
LE MODÈLE 3N DE LA RADICALISATION	163
CHAPITRE 10	
PRÉVENIR ET GUÉRIR	179

CONCLUSION

LES MENACES : SOURCES ET CONSÉQUENCES DE L'EXTRÉMISME 193

BIBLIOGRAPHIE 207

INDEX 277

BIOGRAPHIES..... 279

LISTE DES FIGURES..... 283

LISTE DES TABLEAUX 284

TABLE DES MATIÈRES 285

Introduction

Ce livre passe en revue la littérature scientifique récente en psychologie sociale portant sur l'extrémisme et sur une de ses expressions violentes, le terrorisme. L'étude des pensées extrêmes, sur un plan plus général, n'est pas propre à la psychologie, mais ce qui rend cet ouvrage particulièrement original est qu'il s'appuie avant tout sur le fonctionnement psychologique individuel en société, sur la manière dont nous vivons et réagissons dans un environnement social.

Les idéologies radicales ne sont pas le fait du xxi^{e} siècle, même si Hobsbawm l'a qualifié d'âge des extrêmes (Hobsbawm & Cumming, 1995). La naissance de la presse, le développement technologique, celui des moyens de transports, les possibilités du matériel de guerre, ont fondé un siècle naissant autour d'une révolution industrielle et du travail de masse qui ravivent le besoin d'idéologies pour comprendre le monde et ses aléas, et parfois le besoin de croyances. L'accélération du monde a étourdi les grandes idéologies du xix^{e} qui se sont retrouvées en concurrence avec d'autres modèles. Après la révolution communiste, deux guerres mondiales, des changements de frontières, la guerre froide, les révolutions progressistes (des droits civils aux États-Unis à Mai 68, en passant par les changements dans les mœurs et les renaissances spirituelles qui ont traversé les années 1960 et 1970), le siècle s'est complexifié, et ce d'une manière hasardeuse. Au détour des années 1970 apparaît le terrorisme international, très différent des terrorismes révolutionnaires (*Rot Armee Fraktion* en Allemagne ou *Brigade Rosse* en Italie) ou de libération (IRA [Armée Républicaine Irlandaise] ou ETA [Euskado Ta Askatasuna, «Pays basque et liberté»], par exemple). Ce terrorisme international découle directement d'extrémismes idéologiques spécifiques, construit sur les conséquences de ces grands mouvements historiques du xx^{e} siècle et ses transformations idéologiques (Chaliand & Blin, 2015). Cette nouvelle menace, fondée sur un dévoiement d'une identité religieuse, n'est pourtant pas la seule parmi les radicalités de la deuxième partie de xx^{e} siècle. Les terrorismes d'extrêmes droite et gauche se succèdent. Aujourd'hui, le

terrorisme jihadiste et celui d'extrême droite, pour l'essentiel, continuent à faire de nombreux morts à travers le monde (Jasko *et al.*, 2022).

Provenant d'une radicalité politique, ces extrêmes cristallisent des comportements de rejet, de haine et de violence pour ceux qui ne partagent pas ces convictions ou qui sont désignés comme la source des problèmes. Cet extrémisme violent, au-delà du terrorisme jihadiste seul, est celui qu'il est nécessaire de comprendre afin d'en saisir les caractéristiques et les bases cognitives et motivationnelles. La violence de ces affrontements idéologiques et leurs victimes passées et présentes, directes ou indirectes, ont obligé la psychologie à tenter de comprendre la volonté d'adhésion et de participation à ces idéologies et les groupes qui les propageaient.

Cet ouvrage a pour objectif, non d'épuiser le sujet et de se faire l'écho exhaustif d'une littérature très importante de plusieurs dizaines d'années (près de 3 000 articles dans les bases de données scientifiques sans inclure les rapports gouvernementaux et des différents groupes d'études), mais de donner des points d'entrées et de réflexion à un problème sociétal complexe. Nous tenterons de définir ce qu'est l'extrémisme et ses caractéristiques cognitives dans un premier chapitre. Nous en préciserons ensuite les grands traits au travers des modalités de l'extrémisme puis du terrorisme. Le chapitre suivant envisagera l'extrémisme sous l'angle de la psychologie existentielle (Wagoner & Pyszczynski). Nous envisagerons les racines sociales et le fonctionnement intergroupe de l'extrémisme par la théorie de la privation relative (Guimond & Badea), puis verrons comment religion (Prade & Saroglou) et théories du complot (Wagner-Egger & Nera) constituent des supports possibles à la radicalité violente. Nous analyserons ensuite le rôle d'Internet et des réseaux sociaux dans la construction des croyances et des groupes extrêmes (Schumann & Moore). Les deux derniers chapitres se consacreront à la problématique du terrorisme, ses causes (Ellenberg & Kruglanski) et sa prévention (Bonetto, Adam-Troïan & Arciszewski), à travers un modèle intégratif récent incluant les besoins, les réseaux et les narrations.



Lectures pour aller plus loin

Chaliand, G. & Blin, A. (2015). *Histoire du Terrorisme : De l'Antiquité à Daech*. Fayard.

Hobsbawm, E. J. & Cumming, M. (1995). *Age of extremes: the short twentieth century, 1914-1991*. Abacus London.

Jasko, K., LaFree, G., Piazza, J. & Becker, M. H. (2022). A comparison of political violence by left-wing, right-wing, and Islamist extremists in the United States and the world. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 119(30), e2122593119.

Les cognitions extrêmes

Thomas Arciszewski

Résumé

Comprendre l'extrémisme consiste à saisir les mécanismes mentaux généraux, les processus, les modes de pensée et de raisonnement spécifiques qui le rendent possible. Ce premier chapitre synthétise un certain nombre de recherches en cognition sociale qui montrent que la pensée extrême n'est pas propre à l'idéologie, qu'elle a des conséquences sur le fonctionnement cognitif et qu'en conséquence, elle suppose des comportements qui sont souvent eux-mêmes extrêmes et parfois violents. Nous montrerons comment ces recherches s'intègrent à celles qui portent plus directement sur les expressions de l'extrémisme, aussi bien en politique que dans le cas du terrorisme.

SOMMAIRE

1. Définir l'extrémisme	12	5. Radicalisation	35
2. Idéologie	16	6. La symétrie des extrêmes politiques	38
3. Activisme	17	7. Extrémisme violent et terrorisme	39
4. Cognition motivée de l'extrémisme	20	8. Les phénomènes de coradicalisations	41
4.1. Perception de menaces	23	9. Abandonner l'extrême	41
4.2. Simplification épistémique	28	10. Conclusion	43
4.3. Contrôle actif	33		

1. Définir l'extrémisme

Les extrémistes ont longtemps été simplement catalogués comme des déviants dont le fonctionnement était pathologique, conception récurrente et souvent reprise dans le langage courant, mais tout simplement fausse (Atran, 2003; McCauley, 2002; Silke, 1998). Ceux que nous qualifions d'extrémistes sont en réalité des individus dont les processus cognitifs s'emballent (Decety *et al.*, 2018). L'origine et les causes de cet emballement restent l'objet de multiples recherches et théories. Victoroff et Adelman (2016) ont dressé une liste presque exhaustive des dimensions sociopolitiques individuelles et de groupes qui peuvent pousser les individus à la violence politique. Si cet inventaire est nécessaire à la prise en compte globale de ces phénomènes (Stern, 2016), son ampleur et son hétérogénéité peuvent déconcerter et donner la sensation d'une prolifération théorique peu propice aux interventions basées sur les preuves scientifiques (Mendoza & Pacheco, 2018). Si, au contraire, les extrémistes sont considérés comme des personnes comme les autres, il doit être possible, voire nécessaire, de comprendre ce qui les différencie du reste de la population, quelles sont leurs motivations et leurs caractéristiques, et comment elles se radicalisent à partir de processus généraux de cognition motivée (Arciszewski *et al.*, 2009). Voilà tout l'objectif de ce premier chapitre.

Commençons par tenter de définir ce qu'est exactement l'extrémisme. Il est facile de qualifier quelqu'un d'extrémiste dans le but d'invalidier son opinion et de le comparer implicitement à nous-mêmes qui ne sommes justement pas extrémistes. Pour éviter ce problème rhétorique récurrent que nous retrouvons aussi avec les termes « terroriste » ou « conspirationniste », il faut saisir précisément ce qui fait qu'un individu possède des attitudes et/ou des comportements extrêmes. Pour cette définition, nous partirons de l'idée que l'extrémisme consiste en un état cognitif particulier, cet état cognitif définissant une vision du monde et des comportements associés. L'extrémisme pourrait à ce titre se définir en tant que fonctionnement statistiquement atypique et au-delà des normes habituelles, des formes de pensées et d'action très peu fréquentes au regard de la population (Borum, 2011a). Autrement dit, l'extrémisme recouvre des « phénomènes peu fréquents dont la rareté résulte d'une intensité ou d'une ampleur prononcée de leur motivation sous-jacente » (Kruglanski, Szumowska, *et al.*, 2021, p. 5). Il s'agit d'un mode de fonctionnement très minoritaire que ce soit par son contenu ou son intensité. Cette première définition montre qu'il est possible de décrire l'extrémisme sans sa composante antisociale : la violence. Une telle définition nous permet aussi de séparer plus simplement, à l'instar du philosophe Quarim Cassam, les dimensions d'analyse de l'extrémisme :

1. en extrémisme méthodologique (les actes);
2. idéologique (la radicalité des idées);
3. et psychologique, l'état d'esprit ou état cognitif (Cassam, 2021).

Cette séparation, si elle reste artificielle, permet de saisir les différentes propriétés de l'extrémisme et se retrouve dans l'approche des différentes théories développées ici. Cette séparation permet de distinguer, dès l'origine, les actions extrêmes, violentes, terroristes, finalement très rares, des idées qui peuvent souvent l'être sans conduire à des actes de même nature. Il s'agit d'un point qui n'a rien d'anecdotique : vouloir réduire les positions extrêmes au silence reviendra à adopter un point de vue lui-même potentiellement extrémiste. Dans le champ démocratique, il est crucial de définir uniquement ce qui est antisocial, qui contrevient aux règles de vie en commun, à la démocratie, et non ce qui est rationnellement, émotionnellement ou moralement non consensuel.

Un personne extrême vit, pense, agit en fonction d'un ensemble de règles fixées par une idéologie politique, religieuse ou même, très rarement, personnelle. Il en tire une vision du monde tout autant qu'un sens à sa vie d'une manière simple, unique et définitive. La vision du monde est considérée de manière générale comme l'ensemble des croyances et des connaissances d'un individu qui dit comment est et fonctionne le monde, définissant ainsi ce qui est et ce qui doit être fait. Un individu sera extrême si les cinq propriétés suivantes sont présentes :

1. ses idées sont minoritaires et non normatives que ce soit dans la population ou à l'intérieur de son champ idéologique;
2. l'ensemble de sa vie est organisé autour de ces idées;
3. il estime que ses idées sont plus conformes à la réalité que les autres idées, ou qu'elles sont plus vraies;
4. il n'a aucune flexibilité dans ses idées;
5. il est hostile à ceux qui ne partagent pas ses idées et peut agir violemment pour affirmer et propager ses idées.

Ces cinq caractéristiques (minorité, totalité, unicité, inflexibilité, hostilité) sont nécessaires à la définition d'un état d'esprit extrême, aucune d'elles prise seule ne peut déterminer cet état. Cette façon de délimiter le problème ne nous apprend rien sur les raisons qui poussent les individus dans cette voie, mais nous permet d'exclure les manifestations idéologiques et l'activisme qui ne peut être qualifié d'extrême. L'ensemble de ces caractéristiques ouvre le champ à ce qui est appelé l'action, action le plus souvent violente

et qui la met en retrait des valeurs morales habituellement partagées (ne pas user de violence/ne pas tuer/ne pas détruire) afin de maintenir ou de promouvoir le support idéologique de l'extrémisme en question tout en déshumanisant (privant de leur humanité) les groupes en opposition (Giner-Sorolla *et al.*, 2011).

Si un individu a un mode de fonctionnement cognitif extrême, il a un risque plus élevé d'y associer ces comportements violents. Raisonner dans un cadre limité, obsessif, rigide et fermé – des caractéristiques des cognitions extrêmes – ne fait pas systématiquement d'une personne un acteur social agressif ou violent, et il ne s'agit même pas d'un prérequis : nombre de personnes violentes ne sont pas extrêmes sur le plan de leurs idées, idéologies ou croyances. La plupart des recherches sur l'agressivité ont par ailleurs largement montré que les déterminants de la violence pouvaient être très variés (Baumeister *et al.*, 2005). Cette violence est souvent vue, aujourd'hui encore, d'un point de vue profane comme la conséquence de dispositions individuelles pathologiques ou, autrement dit, que ces gens sont fous et possèdent en eux les germes du mal (Baumeister, 1996).

Les individus aux comportements extrêmes et violents sont largement minoritaires, et d'une certaine manière, rationnels (Fiske & Rai, 2014; Lake, 2002; Wintrobe, 2006). La rationalité évoquée par ces auteurs de violence consiste en une capacité à négocier des coûts et des bénéfices. Leurs auteurs utilisent donc la violence dans un but particulier (se protéger, libérer ou défendre un territoire, se libérer d'un dictateur ou d'une oppression). S'il y a clairement un coût en vie humaine, il y a également un bénéfice lié à la réalisation du but. À l'opposé, certaines formes de violence comme le terrorisme djihadiste sur les territoires européens ou le terrorisme d'extrême droite aux États-Unis et en Europe n'ont qu'un bénéfice direct réel très relatif, voire inexistant, et ne peuvent être justifiés que par un bénéfice psychologique à l'évaluation très individuelle. Lorsque Ted Kaczynski pose des bombes pour lutter contre la « société technologique », lorsque qu'éclatent des fusillades racistes aux États-Unis ou lorsqu'Anders Breivik, en Norvège, ou Brenton Tarrant, en Nouvelle-Zélande, tuent des groupes censés être menaçants (socialistes ou musulmans), au-delà de leur volonté de faire passer un message, de faire enfin quelque chose pour changer les choses et d'ouvrir les yeux du monde (pour reprendre leurs justifications habituelles), il n'y a pas de conséquences qui aillent dans leur sens : aucun changement direct lié à leur acte, voire parfois un renforcement des convictions des populations touchées. Nous sommes alors obligés de nous tourner vers d'autres types de bénéfices, des bénéfices

psychologiques propres à l'individu, reflétant ainsi une forme de rationalité cognitive (Boudon, 2007, 2009) ou de motivation interne, pour les psychologues, pour pouvoir expliquer leurs motivations. Le terrorisme, pas plus que la lutte violente, ne sont pas efficaces si nous n'envisageons que leurs objectifs déclarés (changer le monde, faire disparaître les groupes menaçants, etc.), contrairement aux activistes non violents qui peuvent être la source de changements sociaux avérés (Abrahms, 2006 ; Chenoweth *et al.*, 2011 ; Thomas & Louis, 2014).

Pour mieux comprendre comment s'est développée la recherche récente sur l'extrémisme, nous allons remonter succinctement le cours de la deuxième partie du xx^e siècle, qui a vu se développer les recherches sur cette question, la Seconde Guerre mondiale ayant violemment bousculé les certitudes existantes. La question de l'enfermement cognitif volontaire dans des systèmes de pensée ou des idéologies était alors très loin d'être nouvelle, mais se rapprochent des recherches actuelles en adoptant l'expérimentation comme méthode privilégiée d'étude de ces phénomènes. À la sortie de la Seconde Guerre mondiale, la psychologie se trouve confrontée à un problème d'une intensité et d'une importance nouvelle : comment imaginer que des millions d'individus ont élu un dictateur, puis que des milliers ont continué à le suivre et à le soutenir jusque dans l'éradication systématique de populations selon leur religion, leur origine, leur état mental ou leurs préférences sexuelles. Le sociologue Théodore Abel s'est intéressé (Abel, 1966) dès les années trente à ce phénomène en demandant aux Allemands volontaires de décrire les raisons pour lesquelles ils soutenaient Hitler et le national-socialisme. Les raisons étaient évidemment multiples, ancrées dans leur identité allemande, les récits de grandeur passée, des mythologies historiques et un sentiment général d'humiliation et de victimisation – nous dirions aujourd'hui un sentiment de privation relative (Kunst & Obaidi, 2020, voir le chapitre de Guimond et Badea).

Quelques années plus tard, Hoffer (1951) proposait l'idée d'un état d'esprit extrémiste (ou « fanatique » pour reprendre les termes de l'époque). Il traçait les grandes lignes de ce que nous allons présenter ici, la volonté de simplifier, le rejet des alternatives et des autres ou l'enfermement obsessionnel. En 1954, lorsqu'Allport publie *Nature of Prejudice* (Allport, 1954/1979), il évoque, à travers l'étude des préjugés, les obsessions extrêmes que couvent une partie de la population, en particulier, à l'époque, à travers des tracts de ce qui s'apparentait à l'extrême droite conservatrice. Il postule que les préjugés ne sont pas uniquement une attitude envers un groupe, mais le reflet d'une « habitude de penser le monde » (p. 175). À la même époque, Adorno et ses collègues (Adorno *et al.*, 1950)

développent l'idée d'une personnalité autoritaire. Cette personnalité autoritaire décrivait des profils encore très marqués par les idéologies politiques et voulait représenter un profil antidémocratique, ethnocentré, normatif, religieux et dogmatique. Pour se débarrasser de l'idée que cette personnalité autoritaire était largement évaluée à partir de caractéristiques idéologiques de la droite conservatrice, Rokeach a défini le dogmatisme comme «une organisation cognitive relativement fermée de croyances sur la réalité, centrée sur un ensemble central de croyances sur l'autorité absolue qui, à son tour, fournit un cadre pour des modèles d'intolérance et de tolérance qualifiée envers les autres» (Rokeach 1954, p. 67). Nous retrouvons ici les caractéristiques basiques sur lesquelles s'appuie l'extrémisme. L'idée que l'enfermement dans un système de pensée fermé puisse conduire à des comportements socialement nuisibles étaient déjà largement en germe. Cette idée a été reprise en psychologie cognitive, entre autres par Kruglanski autour de ce qu'il a appelé le «besoin de clôture», ou le désir d'avoir une réponse définitive plutôt que de rester dans l'incertitude (Kruglanski & Chun, 2008; Kruglanski & Fishman, 2009; Kruglanski & Orehek, 2011) à la suite d'autres chercheurs (Budner, 1978; Mills & Snyder, 1962). L'idée d'une recherche de certitude tout autant que l'évitement de l'incertitude est aujourd'hui au cœur des recherches les plus récentes sur l'extrémisme.

Avant de nous intéresser spécifiquement aux cognitions extrêmes, il nous semble ici nécessaire de clarifier deux concepts qui reviennent fréquemment : l'idéologie et l'activisme.

2. Idéologie

Pour comprendre le développement d'un extrémisme, il est nécessaire de comprendre comment fonctionnent les idées que nous nous faisons du monde qui nous entoure, ou, dit autrement, comment se construit notre vision du monde, l'ensemble de nos idées, valeurs et opinions. Nous verrons un peu plus loin à quel point cette notion de «vision du monde» est particulièrement importante lorsque nous souhaitons décrire un mode de fonctionnement cognitif extrême. Cette vision du monde est le plus généralement mouvante, dynamique, même si elle repose sur des propriétés stables constituées par nos valeurs. Certains chercheurs pensent même que nos valeurs de base pourraient être, au moins pour une part, déterminées par nos caractéristiques neurologiques (Ahn *et al.*, 2014; Amodio *et al.*, 2007; Krosch *et al.*, 2021; Nam *et al.*, 2021). Ce débat dépasse le

présent chapitre, mais rejoint néanmoins l'approche qui y est présentée, à savoir que l'être humain fonctionne à partir de «lois primaires» (Hull, 1943) qui s'articulent autour d'un certain nombre de besoins et de motivations décrits dans de nombreux modèles et qui s'actualisent ensuite dans les stratégies de groupe visant à valider et renforcer les réponses à ces besoins.

La base de l'idéologie est une volonté de constituer un ensemble de croyances épistémiques organisées (Zmigrod, 2022). Ces idéologies forment une trame narrative des causes et conséquences des événements et prescrivent les pensées et comportements acceptables. Elles définissent une vision du monde (Koltko-Rivera, 2004), et ce sont ces visions du monde qui sont menacées lorsque l'environnement ne correspond plus aux attentes qu'elles supposent sur le plan politique et religieux (Crowson, 2009; Golec de Zavala & Van Bergh, 2007; van den Bos, 2009; van den Bos & Loseman, 2012), mais également dans les cas des théories du complot (Franks *et al.*, 2017; Leone *et al.*, 2017). De la même manière, dans cette vision du monde se trouve fréquemment un certain idéalisme. S'il n'explique pas à lui seul le recours à la violence, il permet souvent, de manière paradoxale, de la justifier (Baumeister *et al.*, 2005). Les idéologies constituent la première brique cognitive sur laquelle s'appuie tout activisme ou extrémisme.

3. Activisme

Activisme ou extrémisme? La question n'est pas que rhétorique; elle définit non seulement un mode de fonctionnement individuel, mais caractérise aussi, sur le plan politique, la nature potentielle des actions et des acteurs. L'activiste et l'extrémiste peuvent partager une partie de leur engagement et une certaine forme de radicalité, mais les activistes choisissent la plupart du temps des actions qui restent dans le cadre démocratique et ne visent pas nécessairement un ennemi précis. Un autre élément majeur qui les différencie est que l'activisme ne suppose pas, en soit, l'exclusivité propre à l'extrémisme, la dimension *totalité* ni la dimension *hostilité*. La frontière peut néanmoins être fine entre l'extrémisme et certaines formes d'activisme non normatif, particulièrement dans le champ politique, et il nous semble nécessaire de tracer plus précisément les contours de l'activisme avant d'aller plus loin.

La plupart des personnes ne s'engagent pas réellement, ils ne font que soutenir des causes qui confortent leurs valeurs, ils en changent, évoluent

plus ou moins. Ils n'ont pas de volonté immédiate de transformer leur environnement par des actes directs en dehors de l'expression de leurs opinions, de quelques engagements locaux et, parfois, de leur capacité à voter. L'activisme, le passage à un engagement *actif*, est largement guidé par le besoin d'appartenir à un groupe (Baumeister *et al.*, 2000) dans lequel l'individu trouve une raison d'être, des buts et un support social. Cet activisme débouche sur deux formes possibles : l'activisme normatif et l'activisme non normatif dont nous verrons les caractéristiques.

L'activisme nécessite un ancrage idéologique plus fort qu'un simple engagement, supposant que l'individu croit non seulement que sa vision du monde est meilleure que les autres, mais qu'il a la nécessité d'en être un prosélyte, qu'il doit diffuser ses idées et produire des changements en conformité avec ce qu'il pense être juste moralement et vrai factuellement. Un activiste possède d'ailleurs une propriété caractéristique de l'extrémiste : l'inflexibilité cognitive (Zmigrod *et al.*, 2020), même si pour autant l'immense majorité des activistes ne sont pas, dans les limites définitionnelles que nous avons données, des extrémistes. Il choisit alors d'agir concrètement, très rarement individuellement, la plupart du temps collectivement. Corning et Myers (2002) ont proposé la définition suivante : « L'orientation activiste est définie comme l'orientation développée, relativement stable, mais changeante d'un individu à s'engager dans divers comportements collectifs, sociopolitiques et de résolution de problèmes allant d'actes à faible risque, passifs et institutionnalisés à des comportements à haut risque, actifs et non conventionnels » (p. 704).

L'activisme non normatif est défini comme l'ensemble des méthodes de revendication qui dépasse les règles implicites de la société, tandis que l'activisme normatif correspond à toutes les manifestations pacifiques ou les revendications collectives sans autre forme d'action (Becker & Tausch, 2015). Le passage à l'action est parfois lié à une colère face à un sentiment d'injustice, et d'autre fois à l'efficacité perçue de l'action, les actions non normatives plus radicales augmentant dans une situation de mépris des autres groupes en jeu et de faible perception d'efficacité (Tausch *et al.*, 2011).

L'activisme fonctionne avec l'action collective qui répond à des déterminants psychologiques et sociaux imbriqués et relativement complexes et qui peuvent, d'une certaine manière, inclure une forme de violence structurelle en tant que moyen d'action (Louis & Montiel, 2018; Zomeren & Iyer, 2009). L'activisme est par ailleurs considéré comme l'un des moyens d'entrée dans des groupes extrêmes constitués (Horgan, 2005). L'activiste

étant un individu en *mission*, il est persuadé du bien-fondé de son idéologie ou de sa croyance et considère les actions de prosélytisme et de changement nécessaires. Malgré tout, la plupart des activistes ne passeront jamais à l'action violente, y compris les plus radicaux (McCauley & Moskaleiko, 2008).

Défendre son groupe, ses valeurs, ses idées serait un moyen inhérent à l'être humain pour protéger son environnement direct par la validation de ses croyances en opposition aux autres. Cette manière, parfois qualifiée de source tribale de notre fonctionnement (Clark & Winegard, 2020), est commune aux modèles prenant appui sur l'identité sociale (Tajfel, 1972; Tajfel, 1975; Tajfel, 1976; Tajfel, 1981; Tajfel & Turner, 1979). Dans le prolongement de cette théorie, le modèle SIMCA lie tout spécifiquement l'identité sociale à l'activisme (Cakal *et al.*, 2011; Thomas *et al.*, 2020; Van Zomeren *et al.*, 2008). Dans celui-ci, les individus ont pour motivation la valorisation de leur identité sociale autant que son maintien. Ils sont donc engagés dans un processus collectif qui les valorise, qui définit un objectif de vie et forme un lien social profond. L'engagement dans un groupe devient alors un moyen pour lutter contre les sentiments d'injustice, d'incertitude avec la supposition d'une efficacité collective.

Le modèle DIME (Louis *et al.*, 2020), relativement similaire, propose une boucle de rétroaction basée en partie sur le fait des désillusions inhérentes à l'activisme et à la nécessité de les réguler (pour quelques exemples de ces tiraillements, Lefebvre *et al.*, 2022). Les individus qui s'engagent dans l'activisme espèrent des résultats liés à leur action, et, si cette action ne produit pas les effets escomptés, ils réévaluent leur engagement et peuvent alors prendre deux voies différentes : l'une vers le désengagement, l'autre vers la radicalisation et des comportements plus extrêmes. Sageman (2017) constate, lui aussi, les mêmes phénomènes dans les escalades de conflits, en particulier lorsque naissent les désillusions liées à l'absence de changements et la transformation vers une identité de groupe qu'il qualifie de « martiale ». Des modélisations effectuées à partir du niveau d'incertitude ressentie sur la situation et l'efficacité des actions citoyennes montrent également ce glissement vers les extrêmes (Pruyt & Kwakkel, 2014). Ces auteurs, spécialistes des systèmes dynamiques, testent les différentes influences et réseaux de persuasion pour plusieurs types de niveaux perçus d'incertitude, à la fois pour des activistes et des citoyens engagés, et montrent que les modèles peuvent dans tous les cas converger vers plus de radicalité, d'autant plus rapidement que les individus sont déjà activistes. Ils en concluent néanmoins que les activistes pourraient jouer une part nécessaire, de manière paradoxale, dans la lutte contre l'extrémisme,

en portant les problèmes sociétaux à la connaissance du public. Pour conclure, ces activismes non normatifs sont également stimulés par les croyances à des enjeux cachés comme dans les théories du complot (Imhoff *et al.*, 2021). Par ailleurs, certaines conditions simples, comme la possibilité de réaliser des actes violents (savoir se servir d'une arme...) constituent des facteurs souvent plus importants de passage à l'acte que le fait même d'avoir des attitudes idéologiques extrêmes (Snook *et al.*, 2022).

Pour résumer, un activiste pourra, dans certains cas, changer de combat, le modérer, le mettre au second plan, là où l'extrémiste en fera la totalité de sa vie et de sa vision du monde. Passer à l'extrémisme violent suppose également un sens commun d'être la victime d'une menace (le point de départ) et nécessite un changement fondamental dans le mode cognitif des individus (Jensen *et al.*, 2020). C'est ce mode cognitif que nous allons maintenant décrire.

4. Cognition motivée de l'extrémisme

Une lecture attentive de la littérature sur l'extrémisme et l'engagement violent montre l'existence supposée d'un nombre très important de prédicteurs, jusqu'à plus de 70 selon Jensen (2020), au travers d'un grand nombre d'hypothèses, à partir de groupes de causes (Trip *et al.*, 2019) sociales, géopolitiques ou psychologiques. Nous pourrions presque multiplier à l'infini les cas particuliers ou les exemples de radicalités sans pour autant épuiser le sujet. Si les chercheurs identifient généralement trois groupes de causes dans la fabrique du terrorisme, à savoir les causes structurelles (Chaliand & Blin, 2015; Crenshaw, 2011; Robison *et al.*, 2006), celles relatives au groupe (Sageman, 2004) et enfin les causes individuelles (Victoroff & Kruglanski, 2009), de notre point de vue, le fonctionnement individuel conduit aux causes liées aux groupes et à la structure sociale, mais il reste nécessaire de voir de quelle manière ces groupes et ces structures modèlent à chaque fois des contextes particuliers. Le choix que nous faisons ici est de nous concentrer sur les modes de fonctionnement universaux de l'humain dans sa façon de réguler son environnement (Norenzayan & Heine, 2005) sans pour autant nier la complexité sociopolitique et géopolitique qui sert, comme le disait Post en parlant du terrorisme, de terreau pour la radicalisation (Post, 2005). Les préalables étant un peu plus clairs, penchons-nous plus précisément sur la pensée extrême.

Le premier, classiquement, à avoir défini un état d'esprit extrême, ou pour reprendre son terme, le « fanatisme », fut Hoffer (1951). Il s'interrogeait

sur ce fanatisme qui poussait les individus aux pires extrémités pour une cause ou une passion et mentionnait déjà la force de l'identification à un « tout collectif ». Il évoque l'intrigante question du paradoxe de l'action collective, parfois inquiétante de fanatisme, mais nécessaire aux grands changements sociétaux, argument repris par Bélanger (2017) : « Bien que les idées radicales soient souvent perçues comme malveillantes et dangereuses, elles sont nécessaires à la croissance de nos sociétés : Elles sont les graines qui germent dans les mouvements sociaux et finissent par porter leurs fruits en changeant notre paysage sociopolitique. » (p. 154) Autrement dit, les actions collectives constituent un élément de contestation et d'évolution sociale autant que le fondement de lutte contre les totalitarismes (Reicher, 1996), et une certaine forme d'extrémisme peut être considérée comme normale dans les processus de changements sociétaux en tant qu'il explore des formes nouvelles et minoritaires de solutions (Abrams, 2011). L'extrémisme ou le fanatisme sont différents de l'activisme par un état individuel spécifique, aux caractéristiques uniques, qui se retrouvent dans des groupes sociaux unidimensionnels, complètement liés par une idéologie spécifique et dédiés à une cause. Une définition possible est la suivante : un extrémiste est une personne excessivement enthousiaste et/ou préoccupée de manière inappropriée par des objectifs importants pour la vie, ce qui implique une interprétation ciblée et très personnalisée du monde (Taylor, 2005). Nous retrouvons ici des éléments définitionnels portant sur des théories développées par ailleurs : l'obsession (excessivement préoccupé) et une vision du monde fermée.

Là où la majorité des individus ont des opinions qu'ils défendent parfois ardemment, certains basculent vers une position, une idéologie et un comportement extrêmes. Insatisfaits par le cadre cognitif offert par les idées élaborées dans un spectre modéré, ils cherchent des cadres hors des normes, peu importe finalement leur vraisemblance, leur vérité ou leur efficacité tant qu'ils permettent de répondre aux besoins cognitifs ressentis. Ce sont ces besoins que nous allons parcourir pour tenter de mieux comprendre en quoi cette impression de non-normativité extrême peut se révéler psychologiquement satisfaisante.

L'extrémisme en tant que disposition cognitive est parfois expliqué comme une obsession ou une addiction. Cette perspective se retrouve dans certains témoignages, comme celui d'une complotiste qui explique qu'elle est sortie de son addiction qui consistait à explorer quotidiennement ses réseaux sociaux et les blogs à la recherche d'informations corroborant sa théorie complotiste : « J'étais comme une junkie. Chaque nouvelle révélation était une nouvelle dose. Si j'avais pu liquéfier tout ça et me l'injecter

en intraveineuse, je l'aurais fait¹. » Ces théories sont parfois même traitées comme telles par les centres de lutte contre les addictions².

Un grand nombre de facteurs ont été évoqués. Certains ont été abandonnés comme les causes socio-économiques ou les causes psychiatriques (McCauley, 2002; Victoroff, 2005). Ces deux groupes de causes ne sont pas inexistantes; il existe évidemment des radicalisations extrêmes par rancœur ou sentiment d'injustice et de déclassement social sur le plan personnel, tout autant que certains membres de groupes extrêmes ou certains autoradicalisés peuvent avoir des profils psychiatriques, mais les études plus larges et sur de grands nombres de personnes montrent qu'ils ne sont pas déterminants dans l'immense majorité des cas. Les causes socio-économiques continuent à être étudiées particulièrement sous l'angle des relations intergroupes et des comparaisons qu'elles produisent, plus particulièrement autour de la privation relative (Kunst & Obaidi, 2020) ou, autrement dit, l'idée qu'un groupe particulier d'individus se sent injustement privé de ressources comparativement aux autres groupes sociaux.

La pensée extrême se caractérise par sa rigidité. Elle est focalisée sur un objet ou une idée qui présente un système explicatif et motivationnel général. Elle n'est donc pas caractéristique d'une idéologie particulière et même pas de l'idéologie en général. N'importe quelle idée obsessionnelle, systématique, peut servir une pensée extrême autour des éléments de la vie quotidienne : le sport, l'alimentation, le travail. La façon la plus simple de comprendre cette pensée est de l'imaginer comme une absence de variétés, de variations, dans les pensées et activités de l'individu. L'ensemble de sa vie, du sens qu'il lui accorde devient centré sur une seule idée ou un seul domaine de sa vie. Il s'agit donc d'un processus cognitif très large, mais dont les caractéristiques ne sont pas intrinsèquement néfastes.

Certains deviennent extrêmes poussés par des besoins psychologiques fondamentaux qui ne sont pas satisfaits. Cette conception du fonctionnement primaire rejoint également la proposition de Taylor (Taylor *et al.*, 2016) d'observer l'extrémisme en tant qu'une manifestation particulière de la psychologie évolutionniste dont un des concepts clefs est de considérer que l'individu lutte d'abord et avant tout pour sa propre survie et ses propres

1. «Un château de cartes qui s'écroule» : ils sont sortis de l'engrenage complotiste. Marie Telling. Slate du 15 décembre 2020 – <http://www.slate.fr/story/198086/qanon-theorie-complotiste-conspirationnistes-repentis-croyances-pizzagate-pedophiles-trumpt>

2. <https://www.addictioncenter.com/drugs/conspiracy-theory-addiction/>

besoins, indépendamment du groupe, ce dernier n'étant qu'un des outils à sa disposition. Il ne s'agit pas de nier l'importance des conditions sociales et des relations intergroupes, mais plutôt d'indiquer que, dans un contexte unique, quelques-uns s'extrémisent contrairement à la majorité, et qu'il est alors nécessaire de s'appuyer sur des modes de fonctionnement généraux qui peuvent expliquer ces différences. Incidemment, se pencher sur ces modes de fonctionnement permet d'expliquer plus simplement les migrations intergroupes extrêmes, entre l'extrême gauche et droite par exemple (Koehler, 2019).

L'ensemble des groupes de besoins psychologiques que nous verrons ensuite sont parfois regroupés au sein de modèles de la radicalisation (Koomen & van der Pligt, 2016), généralement organisés selon des catégories de besoins, d'états psychologiques, de contextes sociopolitiques sur des niveaux d'analyses très variés, tandis que d'autres les ont résumés autour de quelques éléments communs (sentiment d'absence de sens, intolérance, confiance excessive et simplicité cognitive. Nous choisissons ici d'organiser notre propos selon les fonctions et besoins psychologiques généraux qui recouvrent tous les trois des processus similaires et représentatifs d'un mode de cognition extrême :

1. perception de menaces réelles ou symboliques (sécurité face à des risques collectifs portant sur les personnes ou sur les valeurs);
2. simplification épistémique (explication, sens);
3. recherche de contrôle actif (sensation de maîtrise par l'action).

4.1. *Perception de menaces*

L'étude du sentiment de menace ou autrement dit d'insécurité psychologique est presque aussi ancienne que la psychologie, et Maslow (1942) en a fait, en son temps, un catalogue des variations : se sentir rejeté, isolé, percevoir le monde comme dangereux, une des dimensions attachée à l'échelle d'autoritarisme (voir par exemple, Cook *et al.*, 2018), percevoir les autres comme menaçants... Ce même Maslow, un an plus tard, s'attardait sur la personnalité autoritaire (violente, fermée, dominatrice, haineuse) dont il supposait que la « vision du monde » était une source de problèmes sociaux largement sous-estimée (Maslow, 1943). La croyance en un monde dangereux a ensuite été intégrée à l'échelle d'autoritarisme de droite qui, si elle est aujourd'hui contestée du fait de son approche unilatérale, a néanmoins une certaine réalité dans le champ idéologique (Adorno *et al.*, 1950).

Les éléments d'une certaine idée de la radicalité étaient en place, mais du fait de cet ancrage idéologique, il fallut attendre Rokeach pour que se déploie une idée plus large du dogmatisme à travers sa conception d'un esprit ouvert et fermé (Rokeach, 1960). Lui aussi, à l'instar de ses prédécesseurs, constatait que le rejet de l'autre était un corollaire de la fermeture d'esprit (Rokeach, 1948) : « Il est donc supposé que tous les systèmes de croyance et d'incrédulité servent simultanément deux ensembles de motifs puissants et contradictoires : le besoin d'un cadre cognitif pour connaître et comprendre et le besoin de se protéger des aspects menaçants de la réalité », disait-il pour appuyer sa démonstration de l'existence d'une fermeture cognitive (Rokeach, 1960, p. 67).

La sensation d'être menacé correspond à une des fonctions essentielles de notre système cognitif et qui a pour but notre propre protection. Cette sensation n'est donc pas qu'une *idée*, mais correspond à un ensemble de fonctionnements neurophysiologiques (Townsend *et al.*, 2013). Percevoir des menaces dans notre environnement nous oblige à nous adapter par notre comportement et par nos cognitions afin de nous assurer que ces menaces sont « sous contrôle ». Cette adaptation peut entraîner le rejet de tous les éléments qui n'appartiennent pas au groupe (Neuberg & Schaller, 2016), tout comme elle peut favoriser le recourt à des attitudes plus impératives et autoritaires (Hastings & Shaffer, 2008), deux des caractéristiques de l'extrémisme politique.

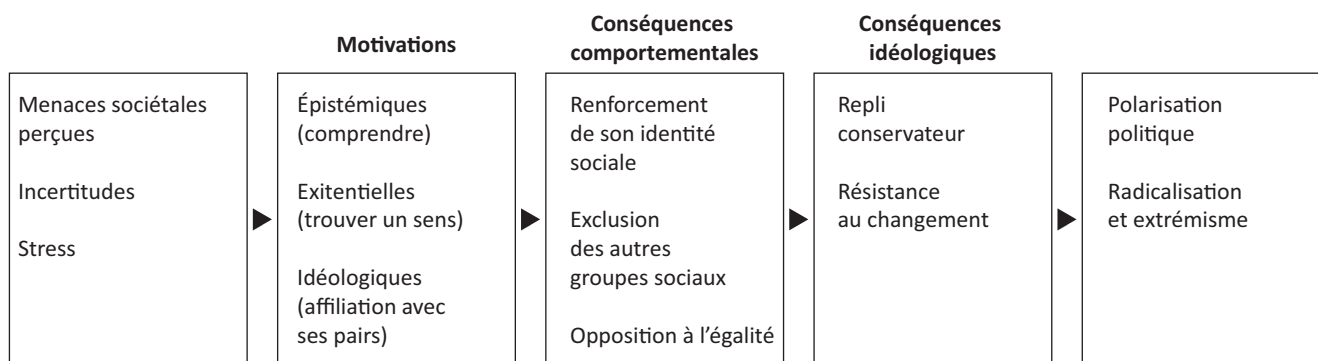


Figure 1.1.

Des menaces sociétales à la radicalité. (Présentation synthétique de Arciszewski à partir de Canetti & Pedahzur, 2002 ; Jost *et al.*, 2003 ; Jost *et al.*, 2007).

Nous pourrions résumer l'idée de menaces à deux éléments simples (Milburn, 1981) : la perception d'un danger, l'incertitude sur sa nature et, par conséquent, sur la possibilité de le contrôler. Les individus doivent faire face à des menaces sociétales réelles, mais également à des menaces

symboliques sur leur identité, leur mode de vie ou leurs valeurs, à l'image de la théorie intégrée de la menace pour expliquer, justement, les préjugés (Stephan & Stephan, 2000). Ce sentiment de menace, fait de peur, d'anxiété et d'incertitude (Arciszewski, 2008), constitue une idée largement politique qui conditionne les rhétoriques *et* alimente les narratifs de tous bords (Altheide, 2002; Altheide & Michalowski, 1999; Robin, 2004), particulièrement ceux liés au terrorisme (Altheide, 2006) ou aux conflits (Bar Tal, 2001).

En tout premier lieu, la situation sociopolitique globale produit incertitudes et menaces auxquelles peuvent sembler répondre, dans une certaine mesure, les extrémismes (Rich, 2021). La mondialisation autant que la peur du déclassement dans une société créent les conditions nécessaires pour que certains individus forment, en réaction, des idées extrêmes visant à la destruction du système qu'ils estiment injuste, injustice dont nous avons également vu qu'elle constituait un des moteurs de l'identité sociale liée à l'action collective. Cette proposition n'est pas nouvelle (Gurr, 1970), mais continue à avoir un sens réel aujourd'hui en tant qu'élément non seulement d'action collective (Grant & Brown, 1995), mais également «d'extrémisation» (voir dans cet ouvrage le chapitre de Guimond et Badea).

De plus, les menaces sociétales perçues (terrorisme, mais plus simplement chômage, insécurité...) ont été régulièrement liées au conservatisme tout autant qu'à l'autoritarisme (McCann, 2008, 2009) et ont été étudiées comme leurs origines cognitivo-motivationnelles (Jost *et al.*, 2003). L'aspect politique de cette approche est discuté du fait que le conservatisme représente une tendance politique et que ce lien supposerait donc que ses partisans possèdent des propriétés psychologiques particulières liées à la peur plutôt qu'une disposition commune à la rigidité cognitive (Greenberg & Jonas, 2003). Les menaces sociétales telles que le terrorisme sont également liées à ce que les auteurs appellent un «glissement conservateur» (Nail & McGregor, 2009), les individus cherchant des valeurs refuges dans des conceptions plus rigides des valeurs sociales et politiques. L'idée sous-jacente qui nous intéresse dans ce type d'étude est que la perception des menaces produit systématiquement, sous une forme ou une autre, une quête de sécurité qui passe par l'affirmation de son appartenance idéologique avec une préférence pour des idéologies très bien définies (ce qui est le cas du conservatisme par rapport au libéralisme en ce qui concerne les valeurs centrales), mais également par l'affirmation de soi au travers de ces idéologies comme nous le verrons dans les hypothèses liées à l'identité sociale.

Ce sentiment de menace peut également reposer sur des sentiments plus individuels, des menaces symboliques puisqu'elles ne peuvent pas être objectivement mesurées (contrairement au chômage par exemple). Parmi ces menaces, l'anomie ou l'aliénation ont depuis longtemps été définies comme des éléments clefs du processus lié aux cognitions extrêmes (Rhodes, 1961). Cet état particulier décrit initialement par Durkheim (Durkheim, 1960) consiste en une sensation complexe de solitude, de monde qui nous échappe, d'absence de contrôle sur les choses et d'absence de sens, mesuré par différentes échelles en psychologie (Srole, 1956; Travis, 1993). Il est un bon prédicteur de l'extrémisme (Adam-Troïan *et al.*, 2020; Adam-Troïan *et al.*, 2019) qui devient une forme contrôlée et fermée du monde qui répond particulièrement bien aux besoins produits par le sentiment d'anomie. Il y a donc, dans le comportement extrême, la satisfaction de l'idée que les choses sont régulées (Kay & Eibach, 2013) et certains auteurs suggèrent alors que la justice sociale et la représentation de l'action individuelle pourraient être au cœur de la réduction de l'extrémisme par la diminution du fatalisme (Gelfand *et al.*, 2013). Cette situation a également été identifiée, par d'autres moyens, dans les conditions de recrutement dans les groupes de haine, groupes généralement racistes et catégorisés à l'extrême droite (Blazak, 2001). La perception de menaces faites d'incertitude et de risques a été liée au conservatisme politique avec la variable intermédiaire que constitue le besoin de clôture, un des éléments de simplification épistémique (Golec, 2002; Jost *et al.*, 2003; Kossowska & Van Hiel, 2003).

Une autre menace, la plus ultime, est celle de sa propre mort, largement évoquée dans tous les risques sociétaux allant jusqu'au terrorisme. Elle a été théorisée à partir des travaux de l'anthropologue Ernst Becker (Becker, 1971, 1973) sous la forme du modèle de la gestion de la terreur (*Terror Management Theory* ou TMT). Cette peur de la mort joue également sur le groupe en lui-même lorsqu'un ou plusieurs membres disparaissent, nécessitant une réaffirmation et une réorganisation de ce groupe (Adam-Troïan, Bonetto, Varet, *et al.*, 2021). Ses applications aux champs de l'extrémisme et ses corollaires sont nombreux et portent aussi bien sur la radicalisation que sur les réactions au terrorisme (Pyszczynski *et al.*, 2002, voir le chapitre de Wagoner et Pyszczynski). Cette peur primitive produit généralement le repli sur son groupe, la réaffirmation de ses convictions et le rejet plus marqué des exogroupes (Weise *et al.*, 2012). Certains ont proposé, pour que soit rattachée cette perspective à d'autres évoquées ici, que cette peur existentielle ne soit qu'une question de psychologie de contrôle portant sur une menace, la mort, par définition incontrôlable (Snyder, 1997),

et d'autres ont montré que le besoin de contrôle et la saillance de l'idée de la mort (dans le paradigme de la TMT) constituaient deux éléments de préférence pour l'endogroupe (Fritzsche *et al.*, 2008).

Le modèle de la TMT s'inscrit dans un ensemble de modèles plus large de défenses psychologiques face aux menaces. Ces modèles suggèrent que l'extrémisme (plus ou moins important) peut venir d'une réaction à la perception d'une menace réelle ou symbolique dans son environnement, une menace qui peut également être individuelle, portant sur la vie personnelle de l'individu (un déclassement, un échec de vie) ou collective (un groupe qui se sent attaqué ou injustement traité; voir Guimond et Badea dans le présent ouvrage). Ces modèles partent globalement des mêmes prémices et diffèrent ensuite par le type d'étude et de processus que les auteurs leur attribuent (Jonas *et al.*, 2014).

Parmi ces modèles, le RAM (*Reactive Approach Motivation*; McGregor *et al.*, 2010; McGregor *et al.*, 2013; McGregor *et al.*, 2009) porte sur l'aspect individuel de la réaction face à des menaces perçues dans l'idée d'un déséquilibre de compensation, l'un des domaines de la vie étant censé compenser un autre plus déficient, afin de maintenir une sensation de sens, de contrôle et d'estime de soi. Cette compensation dite fluide est également au cœur du modèle de maintenance du sens (Heine *et al.*, 2006), mais prend son origine dans les premières interrogations sur la psychologie de la signification (Klinger, 1977). Ces auteurs supposent qu'une grande partie du repli extrême provient d'une réaction à l'incertitude anxieuse concernant sa propre vie, stimulant les convictions idéologiques et produisant une défense par un extrémisme projectif (Nash *et al.*, 2011).

Les menaces extrêmes, comme celles résultant des attentats du 11 septembre, ont également été largement étudiées et conduisent à une recherche de certitude et de clôture (Dechesne & Kruglanski, 2004). Le modèle de gestion de la terreur tente lui aussi d'expliquer comment et pourquoi ces peurs, dans le cas d'actes de violence extrême (dans le cas du 11 septembre par exemple, Pyszczynski *et al.*, 2002), liés à l'idée de mort, génèrent un repli sur ses valeurs premières, celles qui fondent notre groupe d'appartenance (défense distale), tout en produisant une recherche de valorisation de soi (défense proximale) dans leur cadre général de psychologie existentielle (Greenberg *et al.*, 2004). Ce modèle a montré également que cette peur existentielle pouvait avoir des conséquences sur notre tolérance aux étrangers (Weise *et al.*, 2012).

La menace, rappelons-le, existe parce que nous percevons un danger et une incertitude. Cette incertitude (le fait de ne pas savoir, de ne pas

Le premier livre de référence sur le sujet

Le regard croisé de 17 spécialistes

Jaïs Adam-Troïan ■ Thomas Arciszewski ■ Constantina Badea ■ Jocelyn J. Bélanger ■ Eric Bonetto ■ Molly Ellenberg ■ Serge Guimond ■ Arie W. Kruglanski ■ Ysanne Moore ■ Kenzo Nera ■ Nestor Motemba Ouoba ■ Claire Prade ■ Tom Pyszczynski ■ Vassilis Saroglou ■ Sandy Schumann ■ Pascal Wagner-Egger ■ Joseph A. Wagoner

Thomas Arciszewski est docteur en Psychologie sociale de l'Université Paris 5. Il s'intéresse aux menaces sociétales, telles que le terrorisme ou les pandémies, et à leurs conséquences sur les cognitions (notamment l'extrémisme et le complotisme).

De l'activisme violent au terrorisme, en passant par l'extrémisme politique ou les théories du complot, ce livre présente les travaux et recherches scientifiques les plus récents sur l'extrémisme en psychologie sociale et cognition sociale.

Dans une société de plus en plus polarisée, où les groupes idéologiques s'opposent, deux questions émergent :

- Comment et pourquoi devient-on extrême dans ses opinions et idéologies ?
- À quel moment cet extrémisme se traduit-il dans nos comportements par des violences verbales ou physiques ?

Thomas Arciszewski s'est entouré des plus grands spécialistes internationaux pour décrypter les mécanismes à l'œuvre et les replacer dans une perspective plus large de compréhension de l'individu dans une société.

Psychologie de l'extrémisme et du terrorisme envisage également l'ensemble des théories cognitives qui permettent d'expliquer comment et pourquoi nous pouvons être entraînés dans une obsession idéologique pouvant conduire jusqu'à la violence la plus extrême.

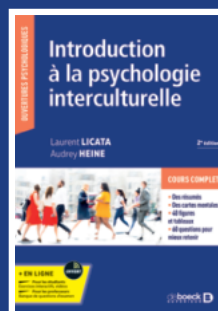
PANORAMA COMPLET

- Résumés
- 35 questions pour mieux retenir
- 40 questions pour mieux réfléchir

RESSOURCES NUMÉRIQUES

- Pour les étudiants
Vidéos
- Pour les professeurs
Banque de questions d'examen

DANS LA MÊME COLLECTION



ISBN : 978-2-8073-3753-4



deboeck
SUPÉRIEUR **B**